



FESTIVAL

Hugo, ou l'insurrection des cœurs purs

À Grignan, les Fêtes nocturnes poursuivent leur parcours de théâtre populaire, dont l'écho ne se dément pas. *Ruy Blas*, donné avec fougue, en est l'exemple.

La tirade sonne comme un coup de fusil dans l'été des festivals de Provence : « Bon appétit ! messieurs !
Ô ministres intègres !
Conseillers vertueux ! voilà votre façon de servir, serviteurs qui pillent la maison ! »

Ce soir de juillet 2019, au château de Grignan, en pleine affaire Rugby, on est quelque peu saisi. Mais quand il écrit cela, en 1838, Victor Hugo voit plus loin qu'une histoire scabreuse de dîners fastueux. *Ruy Blas* ne traverse pas les époques du seul fait de sa résonance politique d'actualité. Hugo l'a écrit avec son art consommé du drame. Ou plutôt du mélodrame, diront ses contradicteurs, qui songeaient à « nettoyer l'esprit français des résidus du romantisme de boutique ». Mais Zola y voyait, lui, « le lyrisme qui soulève le public d'un coup d'aile ».

Contre la tyrannie de la monarchie décadente

Ruy Blas n'est au départ qu'un valet. Qui fera montre, comme on dit aujourd'hui, de valeurs à toute épreuve : honnêteté, fidélité, dignité. On est à la cour d'Espagne, à la fin du XVII^e siècle. Le ministre de la Police, Don Salluste, déchu par la reine, la piège avec une histoire d'estime et d'amour pour son propre valet. Au final, exécution du ministre, suicide de *Ruy Blas*. Hugo accable la monarchie, comme il le fera pour le second Empire avec son Napoléon le Petit, devenant le farouche républicain qu'il restera dans l'histoire.

Reste à le jouer. Au XXI^e siècle, quand l'honneur, la probité passent pour archaïques, c'est un défi ! À Grignan, Yves Beaunesne met en scène cette pièce un peu comme on escalade le proche Ventoux. Les deux héros, *Ruy Blas*, « le ver de terre amoureux d'une étoile », et la reine, joués avec flamme par François Debblock et Noémie Gantier, figurent des jeunes

gens fous d'amour, véhéments, en révolte contre les conventions et la tyrannie de la monarchie décadente.

Le parti pris de la jeunesse est bien dans la trame hugolienne. Le couple des cœurs purs qui s'insurgent contre l'oppression est la mécanique même de son grand roman, *les Misérables*. Marius et Cosette résistent à tout, à l'humiliation, à la vengeance, au désespoir, par la force de leurs sentiments exaltés. Chez Hugo, toujours se croisent les passions de l'histoire et les passions du cœur. À cette différence près que, de part et d'autre des Pyrénées, l'intrigue à Madrid « suicide » *Ruy Blas*, quand à Paris la révolution des barricades grandit Marius. Toujours, une histoire d'âme, diront les exégètes.

Le parti pris de la jeunesse est bien dans la trame hugolienne.

La fougue dont fait preuve la troupe de Grignan marche aussi au décalage. La juvénilité des héros est mise en relief par les vieux, les ministres, les cyniques au « métier » affiché. Jean-Christophe Quenon campe un Don César de Bazan qui rappelle le Falstaff de Shakespeare dans l'interprétation d'Orson Welles, avec sa gouaille et son débraillé. Les deux heures de spectacle s'accroissent à vue

au rythme des entrées et des sorties, dans le tempo de la musique qui ose le baroque et le blues, des reparties finales qui relèvent d'un dialogue au débit de mitraille. Comment ne pas penser à une des fameuses notes que Jean Vilar adressait aux siens, parmi lesquels un certain Gérard Philipe, quand se jouait *Ruy Blas*, en 1954, au Théâtre national populaire : « Il y a progrès. Mais cela manque de violence, de tempérament, de chaleur. Il faut jouer romantique. Pas de pudeur. Oui, pas de pudeur. » La pudeur des masques du pouvoir et des sentiments n'a pas arrêté le *Ruy Blas* de Grignan. ●

CHARLES SILVESTRE

Jusqu'au 24 août. Tél. : 04 75 91 83 65.